

Faire, Être et Exister

Par Michel Vial, Université de Provence

Je pense utile de différencier le faire, l'être et l'existence. Beaucoup de gens ne font pas ces différences-là. Je trouve que, quand on n'est pas au clair avec ces trois catégories, on risque de se donner des occasions de souffrir. Donc l'objectif de la distinction ce serait « apaiser ma pratique », m'apaiser dans ma pratique. Ni être authentique, ni être en harmonie mais être à l'aise : « *Nous n'avons pas à prendre nos distances à l'égard du formalisme, mais seulement nos aises (l'aise, ordre du désir, est plus subversive que la distance, ordre de la censure)* ». (Barthes, R. 1984. *Digressions. Le bruissement de la langue*. Paris : Seuil, p. 87).

Les gens, ont tendance, enfin certains, la majorité, ont tendance à parler tout dans le faire, à tout mettre dans le faire. Ils sont dans le faire, ils existent parce qu'ils font. Du coup quand ils n'ont plus de boulot c'est une catastrophe, ils n'existent plus. Quand on les empêche de faire, par exemple quand on leur enlève une responsabilité qu'ils avaient, c'est une catastrophe identitaire. Parce que la mesure, là où ils mettent le thermomètre pour se sentir être, pour exister, c'est dans le faire. Alors donc je trouve que tout mettre dans le faire, c'est se donner le bâton pour se faire battre. Et qu'on ne peut continuer à faire croire aux gens que l'agir professionnel, c'est ça qui déclenche tout le reste et qui est le pivot, qui est l'assiette dans laquelle tout se met. ..

On est tous voués à avoir un jour une cessation d'activité qu'on appelle la retraite, et j'espère qu'on pourra continuer à être et à exister même si on ne fait plus. Donc il faut se préparer à ces choses-là... moi en tout cas je me prépare, à cinquante-huit ans il faut commencer à y penser ...

Donc le faire ne devrait pas être le pivot mais une des dimensions dans lesquelles on existe, ce qui veut dire qu'on existe ailleurs que dans le faire : le faire c'est l'endroit où l'existence se concrétise, ça veut bien dire donc qu'on se construit une existence ailleurs que dans le faire.

Deuxième constat, c'est que les gens confondent être et exister. c'est une formule que je suis arrivé à mettre au point, après avoir beaucoup insisté pour que les gens arrêtent de se penser comme ayant un caractère fixe, comme ayant un capital de vertus, de qualités, de dimensions, qu'on leur a attribuées la plupart du temps d'ailleurs, et ça commence au berceau, le milieu familial est terrible avec ça. On se construit sur des jugements de valeur du style « tu es ceci, tu es cela... » et quand on est petit on n'a pas les arguments, ni la force de dire « non, je ne suis pas comme tu dis que je suis » et on intègre ce que les autres nous disent, d'autant plus que ce sont des autres auxquels on est lié affectivement. Donc les mères là ont une responsabilité qu'elles ne mesurent pas pour l'avenir de leurs enfants. Il faut arrêter d'étiqueter les enfants comme ça, c'est un scandale, parce que ça ferme leurs possibles, ça limite leur horizon, ça les empêche de faire des choses et ça les pousse à répéter certaines choses, à créer des traumatismes, des fantasmes, qui n'ont aucune réalité, sauf qu'on se croit obligé de les refaire, de les répéter.

Alors l'être, pour moi, est hors champ, il est inatteignable. C'est comme le réel. Je n'ai pas d'être, ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas. Bien sûr que je suis. Malheureusement, chaque fois que je suis malade, il faut bien que je m'aperçoive que je suis. Chaque fois que je me heurte au réel, je suis bien obligé de me dire « oui quand même, je suis » Chaque fois que je n'arrive pas à faire quelque chose que j'ai envie de faire, je prends conscience que je suis. Donc l'être c'est la limite, c'est ce contre quoi on bute, c'est l'obstacle, c'est ce contre quoi on se bat, et toute sa vie durant. C'est l'endroit où on a à dénouer des choses, à dédramatiser les choses, à se désentraver. L'être c'est le lieu des entraves, c'est ce qu'on travaille en psychanalyse, l'être.

Après il y a l'existence. L'existence c'est un construit, c'est un construct, c'est un artefact, c'est une fiction, c'est une histoire qu'on se raconte... et qu'on raconte, le « se » ne renvoie pas qu'à soi-même mais à tous les gens avec qui on est. Tout le monde me raconte, fait qu'une histoire est racontée. Tous les gens qu'on connaît font qu'une histoire est racontée, dont je suis le héros. Exister c'est toujours héroïque. Alors il y a des anti-héros, c'est sûr qu'il y a des masos, qui sont héros mais à l'envers, un héros rabougri, malade, souffrant, plaignant... on a parlé de la plainte-là. Tous ces gens qui sont dans la plainte continue, ce n'est pas forcément dans leur être qu'ils souffrent, mais c'est dans leur existence, c'est à dire qu'ils se construisent comme un anti-héros, un héros négatif. C'est une forme, presque, de perversion, de se construire comme anti-héros, sauf que depuis au moins trente ans c'est à la mode, donc c'est beaucoup mieux admis qu'avant, ...les anti-héros autour de nous, moi j'en connais, des anti-héros, j'en côtoie, on les supporte de mieux en mieux. Il y a vingt, trente ans on les agressait ces gens-là, on leur faisait comprendre qu'ils avaient un problème. Aujourd'hui on les tolère, on leur a fait une place. Il y a une catégorie supplémentaire du héros qui est l'anti-héros. Lisez les romans policiers écrits par les marseillais, Izzo et compagnie, dedans vous avez pratiquement toujours au moins un anti-héros. Donc l'anti-héros aujourd'hui on le tolère, on l'accepte.

Donc l'idée c'est que l'existence ça n'existe pas, ce n'est pas le fait d'être dans le réel, l'existence, c'est une histoire qu'on se raconte. Du coup on en est l'auteur. On n'est pas auteur de son être, l'être nous est attribué. Alors que l'existence, on en est l'auteur. Alors prendre en main son destin, c'est décider de travailler son existence et arrêter de la subir comme un destin.

L'être est un destin qu'on nous a attribué, et contre lequel on peut se battre. L'existence, c'est quelque chose qui dépend de moi en fin de compte, et dont je peux m'occuper, que je peux travailler et pas seulement dans la déconstruction de ce qu'on m'a donné, mais que je peux construire.

Donc l'identité professionnelle, pour moi, est au niveau de l'existence, et pas de l'être. Alors je dis toujours aux gens « votre être m'intéresse personne au travail, vous n'êtes pas là pour être, vous êtes là pour exister » et donc c'est ça que ça veut dire, une identité professionnelle.

Et moins on sera obnubilé par l'identité personnelle qui est attachée à l'être, plus on aura d'air et d'idées : d'aise, pour inventer l'identité professionnelle. S'intéresser à son être, c'est se créer des ennuis au niveau de l'existence.

Alors, soit on travaille son être et on fait une cure analytique, ça c'est autre chose, là c'est un travail. Mais s'intéresser par soi-même, tout seul, avoir comme seul horizon de soi-même l'être que l'on nous a attribué, c'est se cogner contre des murs en permanence, être dans la révolte en permanence, être dans le combat en permanence, dans le détricotage de ce qu'on nous a donné. Un jour, il faut quand même se dire que tout cela n'a pas d'intérêt. C'est l'adolescence qui devrait avoir fait ce travail. Ca suffit

quoi ! Un beau jour il faut se dire « mon être ne m'intéresse pas ». C'est comme Dieu, l'être, il suffit de ne plus y penser, c'est tout, et on est débarrassé, mais d'un poids !

En revanche on se retrouve avec plus rien de pérenne, de sûr, de solide, plus rien d'immuable ! On se retrouve dans des flux, dans de la dynamique, dans du mouvement en permanence, dans un travail inachevable. Exister c'est ça ! Il n'y a plus cette idée de « j'ai un capital que je n'ai plus qu' à exploiter ». Non, tous les matins il faut réinventer son existence, avec les moyens du bord, avec ce que les gens nous donnent, avec ce qu'on est capable de leur prendre, et ça occupe une journée à chaque fois, c'est ce qu'on appelle une praxis !

Alors distinguer l'être de l'existence, débarrasser le faire de l'être, moi ça me paraît fondamental pour être plus à l'aise dans son boulot et c'est un peu ça que j'entends par l'expression « travail de soi ». Pas travail sur soi, ça c'est l'être, ça c'est quand on s'occupe de l'être, qu'on fait un travail sur soi. En psychanalyse on fait un travail sur soi. Le travail de soi, c'est quand on se focalise sur l'existence à construire. Travailler de soi, c'est travailler avec soi et les autres, avec ce qu'on a, et ce que les autres ont, à un moment T, sans chercher à construire dans le marbre, c'est travailler sur le sable, comme les enfants qui font des châteaux de sable

-Travailler l'être permet de sortir de l'être. Tant qu'on n'a pas travaillé l'être, on ne peut pas sortir de l'être. Donc on ne peut pas se priver d'être passé par le passage du travail sur l'être, pour en sortir de l'être. On est obligé de travailler l'intériorité avant d'être ouvert à l'extériorité. A mon sens. C'est l'utilité de la cure analytique, sauf qu'on ne peut pas décréter que la cure analytique est obligatoire. Il y a des gens qui arrivent, alors ce sont les hasards de la vie, ce n'est pas parce qu'ils sont plus forts que les autres, ils arrivent à se désintéresser de leur être sans avoir à passer par une cure analytique. Ça existe. Mais il y en a qui ont besoin de passer par la cure analytique. Et encore une fois, les uns ne sont pas plus dans le besoin que les autres. Ce sont des chemins différents pour arriver à la même chose.

L'éducation familiale et scolaire nous fabrique un être, qu'on le veuille ou non, nous fabrique une intériorité, qu'on le veuille ou non Tout le monde a reçu ça en héritage, de façon plus ou moins violente d'ailleurs, et après, faire le travail pour s'en défaire ou pour l'assumer, ça c'est une autre étape ! Et encore une fois, là, la psychanalyse peut être utile, mais pas indispensable, il y a d'autres moyens.

Je pense que l'acquisition de savoirs et de connaissances est un moyen pour permettre de se passer de la psychanalyse .et je connais aussi plein de gens qui ne sont pas passés par la psychanalyse et qui sont arrivés à faire ça, en participant à des groupes initiatiques. Parce que la distinction entre l'être et le faire, l'être et l'existence pour le faire, c'est l'essence même, c'est le noyau du parcours initiatique. Et la psychanalyse n'est qu'une façon rationnelle d'organiser le passage initiatique et rien d'autre. Freud, a rationalisé, et les autres après, ce qu'on connaissait depuis très longtemps sous la forme de « l'initiation ». Et parallèlement à ça, ce qu'on a appelé le chemin vers la sagesse, c'est à dire la mystique. L'initiation confisquée par la religion c'est la mystique. Et avant les religions, il y avait l'initiation. Donc par ordre chronologique l'initiation, la mystique et la psychanalyse, c'est le même jeu, c'est le même projet.

Ceci explique aussi que la formation ne peut pas masquer les questions que l'on se pose et qui sont des questions sur son destin, sur son existence. La formation est soit l'occasion d'accélérer ce travail-là, ou de le commencer. Mais une formation dont on sortirait en disant : « Je n'ai plus de travail à faire », ce n'est pas de la formation, ça n'existe pas, c'est de l'embrigadement, c'est de l'anesthésie mentale, c'est du coma...